

Philippe ne veut pas d'enfant ! La phrase est tombée, sèche et désincarnée, sortie de nulle part en même temps que du plus profond de ses tripes... Jeudi dernier donc. Un repas en tête-à-tête (enfin ! devrais-je rajouter). Je suis passée aux aveux juste avant le dessert, après avoir pris une grande inspiration silencieuse. Un discours décousu, mêlant mes craintes, mes attentes, mes ballonnements, les poils des avant-bras du gynécologue, mes interrogations. Dont la dernière : « Et toi, qu'est-ce que tu en penses ? ».

Philippe était blanc comme un linge. Les lèvres pincées. L'air égaré. Comme s'il venait d'apprendre qu'un avion s'était écrasé dans les Andes avec à son bord les membres les plus proches de sa famille. Il s'est levé sans un mot pour aller chercher la suite du repas dans la cuisine. Je suis restée assise, comme pétrifiée, l'esprit en mode « pause » et sans aucune possibilité d'émettre la moindre pensée ou phrase supplémentaire. Le vide de notre relation prenait brutalement toute la place en ce moment où nous aurions dû nous jeter dans les bras l'un de l'autre pour se dire que nous étions heureux de ce qui nous arrivait.

Voilà, on y était. À ce moment tant redouté : celui des choix, des prises de décision. Fela avait en partie déblayé le terrain, mais Philippe y avait crû à moitié. La vérité sortie de ma bouche avait une autre consistance.

Il m'a alors avoué qu'il n'envisageait pas avoir d'enfants, ni avec moi,

ni avec personne d'autre. Qu'il souhaitait se consacrer entièrement à sa carrière, agrémentée de loisirs et de quelques relations pour les à-côtés. Que la présence d'enfants le mettait mal à l'aise et qu'il n'était bien qu'au milieu des adultes. Que notre vie à deux lui suffisait telle qu'elle était organisée (organisée ! quel vilain mot pour une histoire amoureuse...) et qu'un enfant viendrait mettre la discorde et le bazar.

Je n'ai rien su répondre. Ses arguments étaient en partie les miens, comment les lui renvoyer ? Si ce n'est qu'il fallait maintenant faire avec ce nouvel élément. J'ai ressenti cela comme une évidence. L'enfant était là et je n'avais aucunement l'intention de l'expulser (de toutes façons, c'était trop tard...). Face à l'adversité, cette idée s'est imposée à moi avec force.

Alors bien sûr sont venus ensuite les reproches et les accusations. « Pourquoi n'as-tu rien dit ? Pourquoi as-tu attendu si longtemps pour m'en parler ? ». Pourquoi ? C'est vrai, ça : pourquoi ? La question est légitime. Faire un bébé, ça se décide à deux. Sauf que je n'avais rien décidé, ni pour sa conception, ni pour la suite. « Tu es inconsciente ! Tu aurais dû prendre tes responsabilités, m'avertir de la situation pour que l'on puisse prendre les mesures nécessaires ! ». Ah oui, et lesquelles ? Le bistouri pour faire sauter la petite graine avant qu'elle ne germe ? J'aurais peut-être accepté au début. Maintenant, je ne veux plus... « Et tu crois que tu peux décider de cela toute seule, sans me demander mon avis ? ». Oui ! Aujourd'hui je le peux. J'ai eu la faiblesse des débuts, la peur, le doute, l'indécision, la non-acceptation. Je n'ai pas été responsable, j'ai fait l'autruche devant le problème qui s'est présenté à moi voici trois mois. Oui ! C'est vrai ! Je suis une enfant par certains côtés, qui est allée se réfugier direct dans les jupes de sa maman et les pulls à col en V de son papa pour pleurer son désarroi ! Mais je sais une chose maintenant : la vie s'est installée dans mes parois utérines et elle est guidée par sa propre force. Je ne peux pas lutter contre cela. Toutes les autres considérations sont faibles au regard de ça : l'intérêt de mon travail ? La qualité de mon cadre de vie ? Ma relation sentimentale ? Un désastre...

Et allez ! Le bulldozer était en marche et on ne pouvait plus l'arrêter ! J'ai fait à Philippe dans la foulée un portrait peu flatteur de notre histoire... Je ne l'ai pas accablé ni pointé du doigt. J'ai simplement fait état de nos différences : notre rapport au travail, au temps ; notre façon de s'investir dans les relations avec les autres ; nos goûts en matière de styles de vie, d'environnement. Un gouffre...

C'est bizarre comme les choses peuvent vite basculer lorsqu'une pièce incongrue vient enrayer le mécanisme bien huilé que l'on croyait avoir mis en place. Une vie patiemment construite, dans l'ordre des choses. Les études, le premier job, l'appartement, les sorties, l'amant qui devient le régulier... On déroule le fil des convenances, le parcours fléché d'un individu qui a les bons atouts dans sa poche : pas de problèmes familiaux majeurs, un travail à la hauteur de ses capacités, des relations qui peuvent devenir des amis, une propension à se projeter dans l'avenir avec un esprit plutôt confiant. Et un jour, tout ce bel assemblage vole en éclats. Parce que l'autre n'avait pas tout à fait le même schéma mental que soi, ou qu'une situation nouvelle fait émerger un vieil os qu'il n'avait pas encore songé à ronger.

L'histoire avec Philippe est allée trop vite. Ou trop doucement... Nous nous sommes installés dans une vie à deux sans trop y penser. L'élan ne venait pas d'une profonde connivence, mais d'une nécessité sociale qui s'est imposée sans forcer. Et aujourd'hui, un être encore invisible se dresse entre nous comme le spectre de notre amour déjà mort.

Philippe a refusé de poursuivre la conversation. Il s'est levé de table brusquement, bousculé par toutes les informations qui s'agitaient à l'intérieur de lui. Puis il m'a dit : « Je sors ». Sans préciser où. Il a claqué la porte derrière lui.

- Je vais le quitter.
- Ah bon !

Fela ouvre grands ses petits yeux noirs, son verre de bière suspendu

dans les airs. L'atmosphère est lourde dans le bar, empesée des vapeurs qui sortent bruyamment de la machine à café et des bouches d'aération en provenance de l'arrière-cuisine. Paris s'enfoncé dans l'hiver. Les arbres agitent des branches quasi nues où s'accrochent encore désespérément quelques petites feuilles jaunies. Le ciel encombré pose une chape de plomb sur la Capitale, bloquant les gaz polluants à la hauteur des narines humides des passants.

- J'étouffe dans cette ville, dans ce boulot. Et ma relation avec Philippe n'était finalement qu'un décor de théâtre qui me faisait croire que la vie ici pouvait être supportable.

- Tu ne crois pas que tu vas un peu vite en besogne, quand même ? Les choses peuvent peut-être s'arranger entre vous. Il faut vous donner du temps. Philippe a reçu la nouvelle brutalement, il n'avait pas eu le temps de s'y préparer.

Je fais la moue.

- Tu t'es dévouée pour lui préparer un peu le terrain, non ?

Fela baisse les yeux et gratte avec application le vernis abîmé de la table en vieux bois.

- C'est venu comme ça, dans la conversation. Nous parlions des enfants, de Kali notamment. Je lui disais que ce n'était pas facile de devoir m'en occuper seule la plupart du temps. Il faut que je fasse à la fois le père et la mère.

- Et donc ?

- Ben rien ! Il m'a dit que ça le gonflait, les enfants, et qu'il n'aurait pas la patience de s'en occuper.

Je baisse la tête à mon tour.

- C'est ce que je disais aussi...

- Alors, je lui ai demandé s'il envisageait de faire des enfants plus tard.

- Et alors ?

- Il m'a répondu que non. J'ai rigolé en lui disant qu'on ne pouvait jamais être sûr de rien et que si cela se présentait un jour, il serait sûrement content.

- Et qu'est-ce qu'il a répondu ?

- Rien.

- Ouais... Rien de neuf sous le soleil.

Un cri de joie fuse soudainement dans le bar. Fela et moi nous retournons vers l'homme qui lève les bras au ciel en un signe de victoire en agitant un petit papier au bout de ses doigts, devant le comptoir qui vend les cigarettes et les billets de loterie.

- J'ai gagné !

- Qu'est-ce qu'il a gagné ? demande Fela

- Il a gratté un billet d'Horoscope et y'avait écrit « 1 000 euros », répond le serveur qui s'est approché de notre table pour encaisser nos boissons.

- Waouh ! Une bonne journée pour lui.

- J'aimerais bien savoir quel signe du Zodiaque il avait choisi, s'interroge Fela. Peut-être le Capricorne, comme moi !

- Va lui demander...

- Non, je n'oserai jamais.

- Demande au serveur de le faire.

Celui-ci nous sourit en posant sur la table le rendu de notre monnaie.

- Oui, je peux bien faire ça pour vous. Deux charmantes demoiselles...

Je grimace tandis qu'il s'éloigne vers l'homme nouvellement nanti.

- Allez, vas-y que je te branche... Toutes les occasions sont bonnes. C'est dingue, ça ! En fait, on pourrait demander n'importe quoi à n'importe qui, du moment qu'on n'est pas trop moche et qu'on lui fait un peu de gringue...

- Ne sois pas amère comme ça, Julia. Tu aimes bien être appréciée et te mettre en valeur. Il n'y a pas de mal à ça.

- Pour l'heure, je n'ai plus envie de jouer ce jeu-là. Ça me fatigue, ces relations basées sur la séduction et les sous-entendus. Tiens, il revient...

- C'était Bélier, déclare le serveur, tout fier d'avoir rapporté l'information demandée.

J'ouvre grand la bouche comme un poisson tout étonné d'être sorti de son bocal et de ne plus sentir l'eau au fond de son gosier :

- C'est mon signe astrologique !

Fela me décoche un grand sourire de fausse innocente :

- Tu vois, la chance est toujours là et te rappelle qu'il ne faut jamais s'avouer vaincue.

Je fais la moue.

- Superstition de bonne femme. Ce n'est pas cela qui va m'aider à régler ma situation.

- Oh, je voulais juste détendre l'atmosphère...

- Oui ben, l'atmosphère ici, elle est lourde. J'étouffe.

- Allez viens alors, on s'en va. On va faire une petite ballade sur le Champ de Mars.

- Génial, j'en rêvais. Des prés verdoyants... Des petites fleurs de toutes les couleurs... C'est bien trouvé, ce nom, Champ de Mars : y'a qu'un martien qui pourrait penser atterrir à la campagne en arrivant ici !

- Ça t'aèrera l'esprit. Tu es toute pâle.

- Non, je préfère rentrer, je suis fatiguée.

- Okay, alors je te ramène chez toi en voiture. C'est plus sûr.

- Non ça va, je vais prendre le métro, ça ira plus vite. C'est plein de bouchons partout à cette heure-ci.

- Comme tu veux.

- Oui, c'est ça... Comme je veux.

Ça fait maintenant trois mois que j'ai quitté Paris. Mon boulot. Philippe.

Le grand saut. Sans possibilité de retour...

Mon ventre est tendu comme une outre bien dodue. Ma démarche a changé. Là où mettre un pied devant l'autre était jusqu'alors naturel est devenu, un matin, compliqué. J'ai perdu le sens de la marche ! Mon squelette bouge et tout de go, les os ne s'emboîtent plus les uns dans les autres de la même façon, les articulations grincent, les équilibres bougent en même temps que mon centre de gravité se déplace, les pieds peinent à trouver leur chemin et mon buste se

penche par-dessus le monticule qui me barre la vue d'en bas pour tenter de contrebalancer cette déroutante corporelle...

Je mange comme un ogre, pour nourrir l'être affamé qui m'habite, et pour combler aussi l'angoisse qui émerge de temps à autre face au vide.

Je me suis inscrite à pôle Emploi. Une belle découverte. Ou comment passer des heures à compiler des fichiers et à remplir des dossiers pour n'avoir aucune offre en retour ni le moindre conseil utile à ma recherche d'emploi. Mais de toutes façons, je ne cherche rien. Mon état n'est pas compatible avec l'exercice. Les indemnités touchées lors de mon licenciement pour cause de restructuration interne (celle de mon agence en même temps que la mienne...) suffisent à m'assurer quelques longs mois tranquille. Je fais maintenant partie du lot des chômeurs assumés... enfin, à condition que ça ne dure pas plus que de nécessaire.

Ma perception des distances a changé. Un écart de vingt centimètres dans mon appréciation générale, équivalant à l'augmentation de mon ventre. Un tampon entre moi et ce qui me fait face, qui me rend l'environnement beaucoup plus lointain. Ajoutée à cela une tendance à rêvasser et à être dans la lune et cela donne quelques catastrophes comme, par exemple, me prendre la face dans la porte vitrée d'un magasin ou verser la moitié du contenu de ma cuillère sur moi et me brûler en tentant d'amener à ma bouche une soupe bien chaude.

Ma mère tricote des layettes à fond, avec de grosses aiguilles parce que ça va plus vite ! Elle a dévalisé le magasin Phildar en se plaignant auprès de la vendeuse du fait que je ne voulais pas savoir le sexe de l'enfant et qu'elle était obligée du coup de faire tout en double au niveau des couleurs pour pouvoir habiller de façon convenable cet être sans sexe. Elle m'a proposé de venir habiter chez elle, mais j'ai refusé. M'immiscer entre elle et Alain au risque de perturber leur équilibre, sans compter le fait d'y ajouter sous peu un nouvel individu pleurant et vivant la nuit, ne me paraissait pas une bonne idée. J'ai préféré aller taper à la porte d'une vieille copine de promo de la fac'

qui s'était installée à Marseille depuis peu et cherchait une co-locataire pour lui permettre de boucler son loyer. L'idée du bébé ne l'avait pas effrayée, elle était puéricultrice ! « Je pourrai me faire la main dessus », m'avait-elle dit. Ce à quoi j'avais répondu : « Oublie ! ».

Je n'ai pas de nouvelles de Philippe. Le dialogue a été réduit au minimum entre le moment des « aveux » et le jour de mon départ. J'ai tout laissé dans l'appartement, à part mes habits et quelques bouquins. Je n'avais pas envie de rentrer dans le côté sordide de la séparation de biens. Bien assez difficile de faire la séparation des êtres. Le reste est anecdotique. Je laisse passer le temps, qui joue en notre faveur. Bizarrement, il ne me manque pas. Je me surprends même certaines fois à me dire que je n'ai pas pensé à lui depuis plusieurs jours.

Je navigue à vue entre deux eaux, sans compas ni boussole. Pas de projets d'avenir, plus de base arrière. Certains matins, je me réveille avec une boule dans la gorge. Puis je sens mon ventre lourd qui stabilise mon assise (comme ces culbutos qui ne s'écrasent jamais au sol malgré le tangage que leur infligent les enfants, lestés par leur gros derrière) et un petit compagnon invisible s'agit comme pour me dire que je ne suis pas seule. Dame nature fait bien les choses : au fur et à mesure que les mois passent et que l'échéance se rapproche, mon taux de progestérones augmente. Résultat : un bien-être s'installe tranquillement dans toutes mes cellules et envoie des signaux positifs à ce maudit cerveau qui ne cesse de se triturer... Le canapé moelleux de la copine coloc' fait les frais de ce changement hormonal : j'y passe de longues heures allongée à contempler mes doigts de pieds épanouis en deux beaux éventails. Leur spectacle suffit à m'occuper un moment jusqu'à ce que, fatiguée de cette activité, je m'endorme !

J'ai un nouvel ami gynécologue ! Il a moins de poils aux bras que le précédent, mais plus de cheveux sur la tête. Une sorte de brosse poivre et sel le coiffe latéralement, lui donnant un air ravi permanent (à moins que ce ne soit moi qui trouve l'image ravissante...). Je rigole intérieurement à chaque fois qu'il se penche entre mes jambes car j'ai peur qu'il plante ses piques capillaires dans ma tendre chair... Encore



un docteur qui doit se dire que je suis quelque peu légère face à des affaires aussi sérieuses que le fait d'attendre un enfant. Un de ces quatre matins, il va appeler son homologue aux bras poilus pour lui dire : « Mais dites-moi, cher confrère, cette patiente avait-elle déjà cette attitude quand elle fréquentait votre cabinet ? Avez-vous pensé à lui faire faire des analyses plus poussées sur sa capacité à être mère ? ». Je suis prête pour tous les tests, qu'on se le dise ! J'ai passé le plus difficile : m'extraire !

M'extraire d'une vie qui n'était pas la mienne. D'une ville qui ne me ressemblait pas. D'un boulot qui me collait mal à la peau comme tous ces costumes de consultante « vestes-jupes » que j'ai donnés à Nell avant de partir de l'agence.

M'extraire de l'étau rigide de mon cerveau qui se cognait à l'intérieur de ma tête pour essayer de s'en échapper, affolé par l'afflux de données nouvelles qui se déversaient soudainement en lui. De cette relation avec Philippe qui semblait aller de soi et qui, en l'espace de quelques discussions, s'est révélée être stérile (un comble, après qu'il ait fécondé mon ovule !).

M'extraire de ce mal-être latent mis en lumière par l'annonce inopinée de la présence en moi d'un être n'ayant, lui, rien fait de mal. M'arracher à ma condition de femme soit-disant libérée, enchevêtrée dans un buisson de convenances et de routes toutes tracées. M'arracher de Paris ! De ces faux amis. De tout ce bruit inutile.

Enlever un à un les lambeaux de ma peau d'enfant, fragile, cassante, craquée, qui n'a pas supporté le choc de l'arrivée d'un autre enfant qui pousse aujourd'hui mon enveloppe charnelle de ses mains et de ses pieds pour y faire sa place.

Devenir un individu à part entière, assumant ses doutes et ses choix.